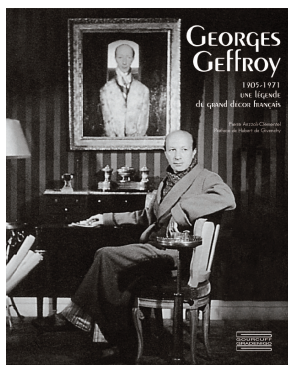


Le livre du mois



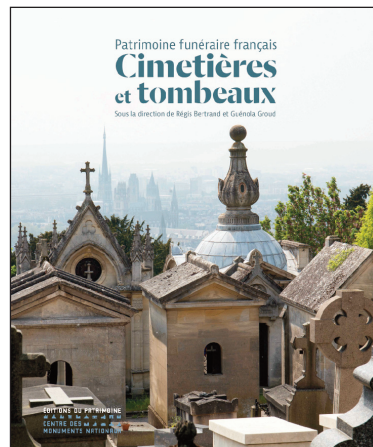
LA REVANCHE DES ANNÉES 1940

Pierre Arizzoli-Clémentel, Georges Geffroy 1905-1971. Une légende du grand décor français, Gourcuff Gradenigo, 2016, 224 p., 59 €.

Costumes de bals, mobilier de théâtre, décorations de yachts : l'œuvre de Georges Geffroy pourrait passer pour frivole. Or c'est précisément les ornements les plus frivoles qui marquent leur époque et forgent les styles. Geffroy fut ainsi l'un des principaux acteurs de l'histoire des arts dits « décoratifs » des années 1940, qui trouvèrent leur plein épanouissement dans les années 1950. Il fut une des coqueluches du Tout-Paris de ces années, un des piliers des bals donnés par les Noailles, les Beistegui ou les Beaumont et l'inventeur aujourd'hui oublié de la touche « Geffroy ».

Son parcours semble atypique, mais il fut celui de nombre d'artistes de sa génération : modéliste pour Poiret et Redfern, puis styliste chez Patou dans les années 1920, il commença dans la mode pour concevoir très rapidement des meubles et des décors. En 1938, il imagine le salon privé du couturier Robert Pigué, puis dessine le mobilier de la pièce *Sheridan*, donnée au théâtre des Mathurins, en 1940. Dans une certaine mesure, l'art de Geffroy arrive à maturité pendant la guerre, au moment des commandes passées par Marcel et Hélène Rochas pour leur demeure. Héritier de la veine française « classique » des arts décoratifs des années 1920 et 1930, et notamment des inventions de Louis Süe, il met au point une manière à la fois tapageuse et raisonnée, fantaisiste et architecturée, à l'opulence toujours maîtrisée. Les formes du XVIII^e siècle l'inspirent : il s'impose comme l'un des instigateurs du retour au style Louis XV et Louis XVI de l'après-guerre, comme en témoigne la superbe bibliothèque imaginée en 1948 pour l'appartement du baron de Rédé, à l'hôtel Lambert. Grâce à sa collaboration avec la maison Decour, il crée des canapés restés fameux, recouverts de velours de soie léopard et de daim beige, rehaussés de glands, de festons à pampilles dorées, d'une qualité que l'on n'ose plus espérer dans l'ameublement contemporain. La carrière de Geffroy est ainsi une autre pierre apportée à l'histoire des décorateurs des années 1940, menée naguère par Bruno Foucart et Jean-Louis Gaillemain. Soucieuse de préserver le plaisir de l'ornement et comprise comme une revanche de l'esprit français, son œuvre atteint son apogée dans les années 1950. Elle fut un modèle pour les créateurs des années 1960 et 1970, qui imitèrent l'atmosphère de la lumineuse salle à manger de Philippe et Denyse Durand-Ruel de 1969, un des derniers chantiers de Geffroy.

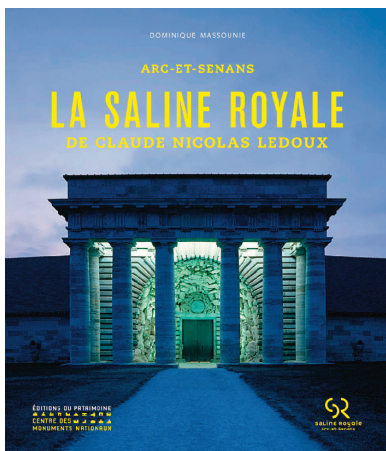
L'auteur ne le dit pas, mais la réunion de toutes les pièces du dossier Geffroy ne fut certainement pas aisée, car le sujet est évanescant : beaucoup de décorations ont disparu, balayées par de nouvelles modes. Geffroy était lui-même un être mondain, mais secret. En ce sens, ce livre est aussi le résultat de nouvelles méthodes de recherche et de l'exploitation de fonds inédits : archives de maisons de couture, de maisons d'ameublement, photographies de presse... On apprécie d'autant plus la richesse de l'illustration et surtout les commentaires techniques de Pierre Arizzoli-Clémentel, dont la langue parfaite et sensible fait mouche. Christine Gouzi



UN PATRIMOINE POUR L'ÉTERNITÉ

C'est une date largement méconnue qui forgea le regard que nous portons aujourd'hui sur nos cimetières : le 23 prairial an XII (12 juin 1804), un décret impérial relatif aux « lieux servant de sépultures » va durablement modifier notre législation en matière de tombeaux et d'enterrements en en confiant la gestion aux communes. Il vient généraliser un principe qu'énonçait déjà une déclaration royale de Louis XVI en 1776 proscrivant l'inhumation au sein des lieux de culte catholiques. Ce décret se veut un compromis entre des préoccupations hygiénistes et le désir de codifier le monde funéraire. Il répond également aux aspirations esthétiques nouvelles des élites d'alors dont la sensibilité préromantique est palpable. Le cimetière urbain que nous connaissons, à la fois havre de paix et poumon vert au cœur des villes, voit alors le jour. C'est sur ce rappel historique que s'ouvre cet ouvrage passionnant à l'iconographie abondante. Après avoir détaillé l'évolution du cimetière jusqu'au XXI^e siècle, les auteurs nous entraînent dans un véritable tour de France des lieux d'exception, des cimetières marins de l'Île de Beauté, face à la mer pour l'éternité, à l'étonnant cimetière animalier d'Asnières. La dernière partie séduira tout particulièrement l'amateur d'art puisqu'elle met en évidence l'extraordinaire énergie créatrice que le curieux peut encore admirer de part et d'autre des allées ombragées de nos cimetières. De la traditionnelle dalle horizontale aux typologies verticales des obélisques et pyramides, les auteurs détaillent une véritable grammaire des monuments, sans omettre de faire la part belle à l'art de la sculpture funéraire, qui de Victor Noir à Oscar Wilde ambitionna toujours de lutter contre l'oubli. À l'issue de cette lecture, une flânerie s'impose alors, au cimetière de Montmartre, peut-être, ou bien au Père-Lachaise, à la (re)découverte de ces singuliers musées de plein air. O. P.-M.

Sous la direction de Régis Bertrand et Guénola Groud, Patrimoine funéraire français. Cimetières et tombeaux, Éditions du patrimoine, 2016, 272 p., 49 €.



ARC-ET-SENANS : L'UTOPIE SELON LEDOUX

La redécouverte de l'œuvre de Claude-Nicolas Ledoux (1736-1806) au XX^e siècle suscita une importante littérature, dont les remarquables monographies de Michel Gallet et Daniel Rabreau. Il conviendra désormais d'y ajouter le bel ouvrage largement illustré que Dominique Massounie consacre à l'une des plus insignes créations de cet architecte des Lumières : la saline royale d'Arc-et-Senans en Franche-Comté. Après avoir replacé l'édifice dans la carrière de Ledoux en brossant de celle-ci un panorama particulièrement complet, l'auteur en détaille la genèse. Triomphant jusqu'alors auprès d'une clientèle aristocratique pour laquelle il conduit des projets fastueux (hôtel d'Uzès, hôtel de Montmorency, château de Bénouville), Ledoux devient en 1773 membre de l'Académie royale d'architecture. Il reçoit alors de Louis XV la commande d'une manufacture destinée à la production du sel. Les enjeux sont de taille puisque le cahier des charges prévoit notamment d'y insérer un habitat ouvrier. En plus de réaliser une usine monumentale dont le plan semi-circulaire évoquant la course du soleil est tout à fait innovant, Ledoux imagine de faire sortir de terre une véritable cité idéale. L'usine fut active dès 1778 mais la ville de Chaux – du nom de la forêt voisine – ne vit jamais le jour. Brisé par la Révolution, Ledoux s'employa néanmoins à graver pour la postérité l'ensemble de son œuvre réuni dans son *Architecture considérée sous le rapport de l'art, des mœurs et de la législation*. Largement reproduites dans l'ouvrage, ces représentations poétiques du monument fascinent par leur beauté et donnent toute la (dé)mesure du projet rêvé par cet architecte visionnaire. O. P.-M. **Dominique Massounie, La saline royale de Claude-Nicolas Ledoux : Arc-et-Senans.** Éditions du patrimoine, 2016, 208 p., 39 €.



UNE MONOGRAPHIE IMPÉRIALE

Résidence de l'ambassadeur d'Allemagne à Paris, l'hôtel de Beauharnais est célèbre pour le fascinant portique égyptien qui en orne la façade principale depuis 1803. Il se dévoile désormais pleinement au sein d'une monumentale monographie qui couronne dix années de recherches et de restauration conduites pour l'Ambassade d'Allemagne par le Centre allemand d'histoire de l'art à Paris. Riche de nombreux essais, une première partie retrace l'histoire du bâtiment, de sa construction en 1713 par le très en vogue architecte Germain Boffrand à sa transformation en ambassade durant le XIX^e siècle, sans omettre son acquisition en 1803 par la future Impératrice pour le compte de son fils Eugène. Si l'hôtel a certes connu des mutations, il est loin d'être un palimpseste juxtaposant les styles. Il a su conserver une remarquable homogénéité : Louis XIV en façade, l'Empire en son sein. « Dans le théâtre austère de la fin du Grand Siècle se joue à l'évidence une remarquable pièce napoléonienne », souligne Alexandre Gady dans l'essai qu'il consacre à la première période de l'histoire de l'hôtel. Cet exceptionnel témoignage du style Empire se découvre pièce après pièce dans la deuxième partie de l'ouvrage, du vestibule au salon cerise en passant par la salle du trône et le bureau de l'ambassadeur, jusqu'au boudoir turc, témoignage unique aujourd'hui de la mode orientaliste sous le Consulat. On soulignera enfin la remarquable campagne photographique qui a été menée pour donner naissance à cet ouvrage. O. P.-M. **Sous la direction de Jörg Ebeling et Ulrich Leben, Le style Empire : l'hôtel de Beauharnais à Paris, Flammarion, 2016, 347 p., 125 €.**



FRANÇOIS MANSART, UN ARCHITECTE PRODIGIEUSEMENT ATTACHANT

Le beau château de Maisons, celui de Balleroy, le château neuf de Blois avec sa splendide cage d'escalier, la chapelle de la Visitation rue Saint-Antoine, l'église du Val-de-Grâce (à l'exception des parties supérieures), tels sont, parmi bien d'autres, quelques-uns des chefs-d'œuvre que nous pouvons encore aujourd'hui admirer de cet architecte étonnamment doué et inventif que Jacques François Blondel qualifiait de « génie de l'architecture ». Au près du grand public, son neveu talentueux qu'il avait formé, Jules Hardouin, lui aurait-il ravi la vedette en accolant le nom de l'oncle au sien propre pour ne plus s'appeler que « Mansart », tant ce patronyme était glorieux ? La carrière brillante et complexe de François Mansart (1598-1666), dont nombre de chantiers furent interrompus et de créations souvent démolies, est retracée par Claude Mignot avec méthode et clarté ; cette étude est servie par une édition exemplaire dans son format à l'italienne qui permet de déployer les architectures et de reproduire un grand nombre de dessins autographes. Bourrés de repentirs et de retombes, ces dessins aident à mieux cerner la spécificité de cet architecte artiste toujours insatisfait et à la recherche d'une plus grande perfection, au risque de lasser ses commanditaires. On déguste ligne après ligne le texte de Mignot, subtil, non dénué de poésie, que parfois l'on souhaiterait plus développé, par exemple dans le rôle de la sculpture abondante et indissociable de l'architecture. Témoignant de beaucoup d'avancées depuis les ouvrages magistraux de 1973 et 1998, ce texte s'appuie sur l'indispensable catalogue final des œuvres établi par Joëlle Barreau et Étienne Faisant. **Françoise de La Moureyre Claude Mignot, François Mansart, un architecte artiste au siècle de Louis XIII et de Louis XIV, éditions Le Passage, 2016, 239 p., 39 €.**